

## **L'analyse thématique de *l'assommoir***

Tout roman porte en lui des traitements thématiques divers qui sont l'occasion pour son auteur de présenter ses grandes idées et ses visions du monde.

Zola a ainsi traité dans *L'assommoir* plusieurs grands thèmes. On a essayé de vous en sélectionner quelques uns majeurs à notre avis :

**1- Le milieu de vie**

**2- L'alcool ou la vie des assommés**

**3- Le monde ouvrier**

**4- La dépravation des mœurs ou les relations sexuelles illégitimes**

**5- La bestialité.**

**6- Le lyrisme zolien**

**7- Le mode cyclique ou l'éternel retour**

### **1-Le milieu de vie**

En vérité, l'univers de Gervaise est comparable à celui que Zola avait connu dans une période de sa jeunesse, puisqu'il a vécu pendant plusieurs mois à Paris dans un hôtel misérable comparable à celui de Boncoeur). Zola est donc quelque peu metteur en scène : il plante un décor pour montrer comment vivaient les ouvriers selon ses expériences vécues.

Pour préparer son roman, Zola va aller jusqu'à prendre des notes et dresser des plans de rues. Aussi a-t-il soigneusement choisi et longuement décrit les lieux très stricts des quartiers.

On trouve des descriptions de lieux d'un réalisme minutieux :

*«L'assommoir' du père Colombe se trouvait au coin de la rue des Poissonniers et du boulevard de Rochechouart. L'enseigne portait, en longues lettres bleues, le seul mot : Distillation, d'un bout à l'autre. Il y avait à la porte, dans deux moitiés de futaille, des lauriers-roses poussiéreux. Le comptoir énorme, avec ses files de verres, sa fontaine et ses mesures d'étain, s'allongeait à gauche en entrant ; et la vaste salle, tout autour, était ornée de gros tonneaux peints en jaune clair, miroitants de vernis, dont les cercles et les cannelles de cuivre luisaient. Plus haut, sur des étagères, des bouteilles de liqueurs, des bocaux de fruits, toutes sortes de fioles en bon ordre, cachaient les murs, reflétaient dans la glace, derrière le comptoir, leurs taches vives, vert-pomme, or pâle, laque tendre.» (chapitre II).*

Les conséquences des transformations subies par Paris vont affecter de façon atroce les conditions de logement du peuple (les personnages du roman en l'occurrence) qui sera repoussé à la périphérie, dans des maisons lépreuses. (Je vous ai envoyé des vidéos concernant les grands aménagements urbains parisiens effectués par Haussmann.

Les ouvriers sont entassés dans des immeubles insalubres, dans des logements délabrés et sordides, vivant dans la crasse, la boue, l'humidité et le froid. Le grand malheur c'est que Zola présentera ses personnages comme étant satisfaits de leurs conditions de vie dans le quartier, ne se risquant jamais à le quitter à part au chapitre III lors des noces où ils seront ridiculisés au Louvre, et auront hâte de retourner à leur quartier populaire, à cause de l'échec de s'intégrer dans ce milieu raffiné.

## 2- L'alcool ou la vie des « assommés »

Zola décrit l'addiction de ses personnages à l'alcool, comme étant l'un des grands responsables de la déchéance particulière. L'alcool y atteint le degré de fléau social qui causera infailliblement «le relâchement des liens de la famille» (voir la préface du roman) jusqu'à sa désintégration (les multiples infidélités sexuelles et le départ définitif de Nana comme exemples).

Zola rattache très nettement l'alcool bon marché (eau de vie) à la pauvreté, à la dureté des conditions de travail et de logement.

Devant la solitude intérieure profonde des différents personnages, **seul le bar** où l'alcool est consommé collectivement, permet de trouver une atmosphère de compagnonnage, un semblant de fraternité et de sociabilité. Alors que les foyers familiaux sont vides et froids, les pères de famille sont rassemblés autour des comptoirs; et au lieu de ramener l'argent du travail à leurs familles, ils apprécient dans les bistrotts que *«la paye de grande quinzaine met un vacarme énorme de saoulerie»*.

En effet, le choix du nom «L'assommoir» montre bien que le roman ne raconte pas seulement l'histoire d'une destinée individuelle (celle de Gervaise principalement), mais il décrit la puissance malfaisante de l'alambic sur toute une classe sociale.

D'ailleurs Zola avait d'abord choisi le titre *''La simple vie de Gervaise Macquart''*, et toutes les adaptations théâtrales,

télévisuelles ou cinématographiques du roman portaient le nom de Gervaise.

Le bar du père Colombe se présente comme source de tentation et de chute, un «miroir aux alouettes» qui fascine les clients parce qu'il crée une impression de communauté solidaire éprise de « liberté » et capable par le biais de la consommation de l'alcool d'oublier leurs soucis quotidiens. L'alcool apparaît comme une source illusoire de réconfort et de courage dès le matin, *«malgré l'heure matinale, "L'assommoir" flambait, les volets enlevés, le gaz allumé»*, pour égayer, donner des forces et faire oublier leurs peines aux ouvriers affaiblis par le travail. Quand il boit, Coupeau oublie son accident et la dislocation de son foyer, *«échiné, sans le sou, méprisé par les bourgeois, avait tant de sujets de gaieté, et qu'on était bien venu de lui reprocher une cocarde de temps à autre, prise à la seule fin de voir la vie en rose.»*.

On trouve les mêmes sentiments d'affection étroite avec la boisson chez Bibi-La-Grillade, Bec-Salé dit Boit-sans-Soif et Mes-Bottes. Ce dernier est en adoration presque filiale devant l'alambic qui s'offre à lui comme un sein maternel car, pour lui, *« il y avait, dans ce gros bedon de cuivre, de quoi se tenir le gosier au frais pendant huit jours. Lui, aurait voulu qu'on lui soudât le bout du serpent in entre les dents, pour sentir le vitriol encore chaud l'emplier, lui descendre jusqu'aux talons, toujours, toujours, comme un petit ruisseau. » (chapitreII)*.

Ce compagnon de toutes les heures de la vie qui permet d'oublier le malheur et la misère, est l'antithèse du travail : le travail s'évapore et se fait négliger par l'alcool qui élimine tout autre besoin, car l'alcoolique n'a plus d'appétits, et n'a besoin que de boire. L'alcool ne fait qu'aggraver la vie de ses consommateurs car il désarme leurs énergies.

Même Gervaise et Coupeau qui montraient au début du roman un grand sérieux et une soif de réussite combinée à une résistance à l'alcool, vont, tous les deux, au fil du roman, se faire entraîner par la boisson vers la misère, la folie et la mort. Gervaise finira par accepter de boire avec Coupeau et Mes-Bottes, parce qu'il pleut dehors, et que, de toute façon, comme la paie de Coupeau va y passer, autant qu'elle en ait sa part : *«II ne pleuvait pas chez le père Colombe, et, si la paie fondait dans le fil-en-quatre, on se la*

*mettait sur le torse au moins, on la buvait limpide et luisante comme du bel or liquide. Ah !elle envoyait joliment flûter le monde ! La vie ne lui offrait pas tant de plaisirs...».*

En tombant dans le piège de l'alcoolisme, Gervaise va dégringoler pendant des mois et le romancier va atteindre des sommets de pathétisme dans la description de ce personnage qui « *acceptait les dernières avanies, mourait un peu de faim tous les jours. Dès qu'elle possédait quatre sous, elle buvait et battait les murs. On la chargeait des sales commissions du quartier. Un soir, on avait parié qu'elle ne mangerait pas quelque chose de dégoûtant ; et elle l'avait mangé, pour gagner dix sous.*» (chapitre XIII).

Par la suite, Zola va se livrer à une véritable étude clinique des manifestations pathologiques de l'alcoolisme. Ainsi, Coupeau sera décrit avec beaucoup de détails **(amaigrissement, désarticulation, épuisement, paranoïa, folie et des douleurs atroces accompagnant le décès du malade.) (chapitre XIII)**. Tel est, selon Zola, le sort qui attend «**le mauvais ouvrier**» incapable d'affronter et de dépasser sa situation misérable.

Le seul et bon ouvrier reste Goujet qui échappe à ce vice redoutable de l'ivrognerie. Ceci nous renvoie à l'esprit et l'engagement socialiste d'Emile Zola qui voyait dans l'alcool un frein à la libération des ouvriers.

### **3- Le monde ouvrier**

Paradoxalement, la misère du peuple qui est croissante de l'avis même de Zola, n'arrive pas à mobiliser les ouvriers pour parvenir à une protestation politique contre l'immoralité et l'injustice du Second Empire. Ses ouvriers ne revendiquent pas et ne font pas de grèves. Seul Goujet, parce qu'il est sobre, pratique un certain militantisme politique timide et non encore totalement assumé.

En fait, Zola a préféré ne pas impliquer *L'assommoir* dans l'organisation politique et sociale de l'ouvrier et a pris, comme il l'affirme lui-même, «la résolution de réserver cette matière pour en faire un autre roman» qui va être *Germinal*.

Ainsi, "L'assommoir" est le roman d'ouvriers qui n'ont ni rôle politique ni rôle social. Zola préfère ici les rapports physiologiques ou affectifs et les bouleversements psychologiques des personnages aux rapports sociaux et politiques.

En racontant les malheurs de ses personnages, Zola montre la misère de la classe ouvrière dont il souligne les mauvaises conditions de travail. C'est généralement un esclavage car, dans les ateliers ou les boutiques, il faut travailler du matin au soir pour gagner tout juste de quoi ne pas mourir de faim.

Même les Lorilleux qui sont des artisans chaînistes, travaillant chez eux, n'en sont pas moins exploités à distance par le patron; et aussi témoins de l'anéantissement de l'artisanat devant le nombre grandissant des fabriques et des usines, mais ils n'en ont même pas conscience. Seul Goujet se présente en bon ouvrier et incarne une possibilité de véritable bonheur. Mais il est isolé du fait d'abord de son physique : c'est «un colosse de vingt-trois ans, superbe, le visage rose, les yeux bleus, d'une force herculéenne. À l'atelier, les camarades l'appelaient la Gueule-d'Or, à cause de sa belle barbe jaune». De plus, il manie avec noblesse le marteau, comme on le voit lors de la compétition avec Bec-Salé (chapitre VI).

Il déploie aussi des qualités morales : souci de l'économie, sobriété, chasteté, amour platonique, courtois, secret, pour Gervaise (qu'il aide, qu'il protège, à laquelle il prête la somme

nécessaire pour ouvrir la blanchisserie, et propose de s'enfuir avec lui).

Ainsi, il est le seul qui arrive à vivre convenablement et à économiser même de l'argent. Il est d'ailleurs le seul véritable ouvrier conscient de sa dignité et de ses intérêts. Il est contre le machinisme qui se développait comme une menace obsédante : **«Un jour, bien sûr, la machine tuerait l'ouvrier»**. Il a peur que la machine à forger les boulons prenne la place des forgerons. Ce développement entraînera sûrement selon lui la précarité de l'emploi, le chômage et les diminutions de salaire.

On dirait que Zola veut persuader ses lecteurs que les ouvriers, débarrassés de l'alcool, peuvent dépasser leur égoïsme et donner de beaux exemples de fraternité.

D'ailleurs s'il est présenté à la fois grand, beau, fort, vertueux, républicain entièrement sympathique, vrai et émouvant, c'est parce que Zola le considérait comme le véritable modèle représentatif de l'ouvrier républicain aux préoccupations sociales et politiques.

En face, les «mauvais ouvriers» sont nombreux. Même Coupeau qui était un ouvrier honnête, relativement sobre (il ne boit que du vin) car très affecté par l'alcoolisme de son père; et qui a fait vivre sa famille dans le bonheur, tombera très bas dès qu'il s'est approché de ce vice fatal qui va accentuer sa fainéantise et le précipiter dans la démence et la mort tragique.

Les problèmes des ouvriers s'accroissent en l'absence de protection sociale. Ni les accidentés de travail, ni les malades, ni les retraités ne touchaient aucune indemnité. Aucune possibilité d'apprendre un autre métier ou de se faire reclasser n'était

possible. Coupeau, Gervaise ou le père Bru ne leur vient pas à l'idée qu'on puisse les payer à ne rien faire: *«Ça se comprend, puisque je ne suis plus bon à rien. ils ont raison. Je ferais comme eux.[...] Voyez-vous, le malheur, c'est que je ne sois pas mort. Oui, c'est ma faute.»*

Au manque de soutien d'organismes étatiques, s'ajoute l'inexistence de solidarité entre ouvriers eux-mêmes. Les personnages du roman ne sont réunis qu'accidentellement par les circonstances de leur vie privée (alors qu'ils habitent le même quartier et le même bâtiment). Ils forment tout au plus un groupe social, mais pas une classe consciente d'avoir des intérêts communs et préoccupée de les défendre. Chacun vit pour soi. Même la maman Goujet reste spectatrice apitoyée, impuissante ou indifférente devant le malheur de Gervaise.

Le monde ouvrier donne le spectacle de l'égoïsme, de l'avidité, de l'envie, de la jalousie, des rancunes et de la lâcheté. Les Lorilleux sont par exemple et sans aucune raison, franchement hostiles vis-à-vis de Gervaise. C'est de la haine gratuite.

Le roman est le théâtre d'une impitoyable lutte pour la vie ou la survie, plus qu'une organisation ordonnée pour contrer la brutalité physique ou morale des classes «supérieures».

#### **4-La dépravation des mœurs ou les relations sexuelles illégitimes.**

Pour les personnages du roman, il semble qu'ils ont le sentiment qu'il vaut mieux saisir le plaisir et le vice du sexe pour dépasser la rudesse du travail. Les ouvriers, se sentant

mis au ban de la société, veulent la défier et se venger d'elle et du travail en se livrant au vice par entraînement, par lâcheté, par fatigue et surtout pour l'oubli.

Clémence, par exemple, révèle que, entre les bras d'un homme, elle oublie, brièvement, qu'elle «s'escrime toute la sainte journée pour gagner cinquante-cinq sous, se brûle le sang du matin au soir devant la mécanique».

Les «bavardages interminables» des repasseuses sont «allumés de continuelles préoccupations polissonnes» ; si elles posent «pour des demoiselles comme il faut», «les saletés marchent bon train», elles «se disent des cochonneries», font des confidences «de bastingue et de nuits peu catholiques», «soufflent une perversion», l'une révélant qu'à son amie «un homme fait des queues tous les jours !» ; et «Nana reniflait, se grisait, lorsqu'elle sentait à côté d'elle une fille qui avait déjà vu le loup.» (chapitre XI).

Les adultes oublient que les jeunes enfants sont là, et ne se gênent pas pour se quereller grossièrement, s'empoigner, se battre devant eux. Les dames cessent de parler de l'avortement lorsqu'Augustine, l'apprentie, entre dans la boutique ; mais, un instant après, elles ne pensent plus à elle, et la conversation reprend sur le même sujet.

D'autre part, pour les ouvriers, les enfants sont de petites bêtes qui coûtent cher à nourrir et à habiller, qui prennent trop de place dans le logement, déjà trop petit, et dont il faut encore s'occuper après le travail, pour n'en tirer bien souvent que des ennuis (comme Nana commence à tourner mal, qui a des démêlés avec la police et qui déconsidère ses parents aux yeux des voisins.). On comprend mieux le dégoût et le mépris de Gervaise et des locataires de l'immeuble pour Madame Gaudron qui a neuf enfants et des grossesses annuelles. Même Gervaise n'a pas grand plaisir à coucher avec un homme, et ne fait que se soumettre à des désirs qu'elle ne partage pas. Elle finit par

rejoindre Lantier dans son lit, parce qu'il en a envie, et parce que Coupeau est ivre, et parce qu'elle est fatiguée de se battre.

## 5- La bestialité

Gervaise se présente comme un modèle même de la victime du darwinisme social prôné par Zola et les autres écrivains naturalistes qui analysaient la société selon des méthodes scientifiques proches de la biologie. Zola avait des théories physiologiques dans ce roman, qui l'ont conduit à bien montrer «**la part sauvage**» de l'être humain en concevant des personnages vidés de leur humanité à cause surtout de la misère sociale. Pour lui, ces personnages portent en eux-mêmes une semence de malheur effroyable qui va les entraîner au plus bas malgré leur résistance.

Gervaise sera, non pas seulement, dépourvue de son humanité mais elle sera animalisée. Elle se plaît dans son «**avachissement** » et accepte de manger des choses dégoûtantes pour de petites sommes d'argent Elle va crever comme une chienne dans « **un trou sous l'escalier** » sur la paille où elle sentait mauvais et était « **déjà verte**». Le mot **niche** est employé à trois reprises. Le mot **bec** remplace la bouche. Plus encore, le père Bazouge qui incarne le destin sordide, **emballera** à la fin du roman Gervaise comme une chose ou une petite bête morte.

## 6- Le lyrisme zolien

Il est certainement surprenant de dire que Zola se montre, en plus de son écriture réaliste, est aussi souvent poète. Son

lyrisme s'affiche sous la forme d'une poésie très simple, spontanée, en contraste avec le milieu sale et rude ambiant des situations.

On trouve ce lyrisme par exemple dans l'évocation de la beauté fraîche et sensuelle de Nana : «Très blanche de chair, très grasse, si dodue même qu'on aurait dit une pelote. [...] Une vraie frimousse de margot, trempée dans du lait, une peau veloutée de pêche, un nez drôle, un bec rose, des quinquets luisants auxquels les hommes avaient envie d'allumer leur pipe. Son tas de cheveux blonds, couleur d'avoine fraîche, semblait lui avoir jeté de la poudre d'or sur les tempes, des taches de rousseur, qui lui mettaient là une couronne de soleil. Ah ! une jolie pépée, comme disaient les Lorilleux, une morveuse qu'on aurait encore dû moucher et dont les grosses épaules avaient les rondeurs pleines, l'odeur mûre d'une femme faite. [...] Des nichons lui étaient venus, une paire de nichons de satin blanc tout neufs. [...] Ce qui la rendait surtout friande, c'était une vilaine habitude qu'elle avait prise de sortir un petit bout de sa langue entre ses quenottes blanches. Sans doute, en se regardant dans les glaces, elle s'était trouvée gentille ainsi. Alors, tout le long de la journée, pour faire la belle, elle tirait la langue.» (chapitre XI).

Par ailleurs, il y a d'autres très belles comparaisons poétiques :

«On faisait la queue devant "L'assommoir" du père Colombe, allumé comme une cathédrale pour une grand-messe ; et, nom de Dieu !on aurait dit une vraie cérémonie, car les bons zigs chantaient là-dedans avec des mines de chantres au lutrin, les joues enflées, le bedon arrondi.»

- «Mes-Bottes avait un nez qui fleurissait, un vrai dahlia bleu de Bourgogne», «un rire de poulie mal graissée».

- «la dégringolade de la Banban surtout les faisait ronronner la journée entière, comme des matous qu'on caresse.»

- «La petite Lalie, cette gamine de huit ans, [est] grosse comme deux sous de beurre».

- Le ciel est «barbouillé comme un cul de poule».

- Le père Bru est «desséché à la manière des oranges qui se racornissent sur les cheminées.».

## **7-Le mode cyclique ou l'éternel retour**

La volonté de simplicité chez Zola et de l'objectif du naturalisme basé sur une observation froidement scientifique, n'a pas empêché ce dernier de se soucier d'une construction significative. Le roman comportant treize chapitres de longueur équivalente (sauf le treizième), les six premiers font apparaître la vie de Gervaise comme une lente ascension sociale, sa

réussite matérielle avec sa blanchisserie qui marche bien avec de temps en temps quelques petits déboires ; puis, au centre de l'œuvre, dans le chapitre VII, se produit l'événement décisif qui va faire basculer son destin : la fête qui symbolise le sommet de sa réussite mais aussi le début de sa chute avec le retour de Lantier. Ça sera le point de départ d'une lente mais irréversible déchéance, avec quelques lueurs d'espoir, cette fois-ci, et dont les six derniers chapitres décrivent les étapes.

En vérité, on est devant ce qu'on peut appeler mode cyclique ou l'éternel retour, ou les boucles bouclées. Toute la qualité du récit va se faire sur les effets d'échos et de rappels.

Plusieurs exemples, présentant ce mode, existent dans le roman. Ainsi, l'exemple où Gervaise est revenue dans le lit de Lantier, elle ne faisait que reproduire sa relation amoureuse avec lui du début du livre. Un deuxième exemple est quand Gervaise prendra l'habitude de boire un petit verre, ce qui va la pousser à retrouver ainsi cette habitude de son enfance qu'elle ne pensait jamais reproduire. Dans le chapitre 12, elle va se prostituer, et se retrouver devant l'hôtel Boncoeur où elle hébergeait au début du roman.

Cette structure circulaire du récit renforce le caractère clos de l'espace et souligne l'enfermement du personnage dans une situation sans issue.